

Anciens, ayant ses usages particuliers, ses coutumes, ses idées, sa politique dépendant de l'âge, de l'intelligence et des passions du chef. Notre ligne de conduite variait en conséquence. Nous traversions de minuscules royaumes dans lesquels il fallait accommoder le tribut aux demandes des souverains. Voici le district de Sinyanga, et ses deux mille âmes à peine, mais son chef et ses capitaines ne sont pas moins orgueilleux de leur petite patrie qu'un grand monarque et son Sénat peuvent l'être d'un empire. Conscients de leur faiblesse, ils n'ignorent pas que l'imprudencé et l'agressivité pourraient les perdre; nonobstant, ils réclament avec âpreté un péage, que nous payons largement et gracieusement. Le chef se pique d'honneur, nous fait un contreprésent, et le peuple se presse au camp pour troquer du grain et divers produits contre nos étoffes et verroteries; notre caravane et les natifs font échange de bons procédés.

Par contre, dans l'Ourima et le Néra, déjà sur la frontière, les indigènes se précipitaient à notre rencontre comme autant de loups, avec des insultes et des cris de guerre; portemousquets et porte-lances nous provoquaient, les drilles huaien, les filles bafouaient; tous nous obsédaient par leurs gestes et criailleries, leurs brocards insultants. Mais on peut en prendre son parti. Les mots ne blessent qu'au figuré et nous rendent plus circonspects. Quand nous arrivons au campement, la foule grossit, des galopins rôdent à l'entour des tentes, font les fendants avec leurs armes, frisolent dans leurs flageolets aigus, nous taquinent et agacent de leur mieux. Les bravaches se retournent et se comptent, quatre contre un. Ces rustres clament après une peignée: « Ah, s'il y avait bagarre, comme je prendrais cette étoffe — ou ce fusil — ou cette boîte! » Le chef cède à la volonté du peuple; il se fie aux assurances qu'on en viendra facilement à bout, et qu'après le succès on ne manquera pas de prétextes. Il se risque, puis déplore, non pas l'acte, mais la déconvenue. Et pourtant ils n'ont pas, comme les tribus neuves encore, l'excuse de leur ignorance. Il y a quinze ans, j'avais traversé l'Oussoukouma ne donnant à un chef que dix à douze mouchoirs de coton, et recevant en retour deux ou trois chèvres, ou bien un bœuf de taille. Mais depuis que missionnaires après missionnaires, tant anglais que français, et des caravanes arabes ont fait de

l'Oussoukouma la grand'route du lac Victoria, les chefs ont majoré le péage, qui est maintenant de 500 doti¹, soit 2 250 francs. C'est ainsi que les missionnaires français ont payé 900 doti, soit 6 750 francs, pour traverser trois districts, trois journées de chemin! Avec ces doti, les chefs se procurent des fusils pour se rendre plus formidables encore; sous peu, un mince cabocère de canton exigera toutes les étoffes d'une caravane, et la détiendra jusqu'à parfait payement, ainsi qu'il advint dans l'Oussou à une caravane de 150 fusils.

Khambi Mbaya, un Arabe qui s'arrêta, il y a deux ans, à Néra, rapportait quelque ivoire de l'Ouganda, et avait payé le tribut. Voilà qu'une femme de son camp et un berger de l'endroit se chamaillèrent: qui approcherait la fontaine le premier, la femme ou les bêtes? Le berger jeta le cri de guerre; il s'ensuivit un massacre, toute la caravane y passa, hommes, femmes et enfants.

Les révérends Ashe et Walter, des missions anglicanes, furent appréhendés, me dit-on, par un de ces roitelets, et détenus jusqu'à ce que Mackay eût payé leur rançon. M. Stokes, que son métier de traitant d'ivoire a obligé, comme tant d'Arabes avant lui, à être patient et endurant, a vu plus d'un mauvais quart d'heure quand ses porteballes, jetant leurs charges, détalaien devant ces bruyants matamores. Les missionnaires français ont dû quitter Oussambiro, et se retirer à Boukoumbi, tout comme M. Mackay est parti de Msalala pour émigrer chez Makolo. L'indigène qui aurait du bon sens, ou quelque reconnaissance pour l'honneur et les générosités que lui ont faits les missionnaires, ne les contraindrait pas à battre en retraite devant une rapacité de plus en plus odieuse.

Le 4 octobre, nous entrons dans la boma de Stokes. La capitale de son ami Mittinguinya est à un kilomètre de distance, enceinte carrée en glaise et torchis, contre laquelle, pendant des semaines, des balles pourraient pleuvoir sans faire aucun tort aux gens de l'intérieur. Tant qu'ils auraient suffisante provision de nourriture, de feu et d'eau, les défenseurs tiendraient contre des assaillants dépourvus de canon. Le canton d'Oussongo, qui obéit à Mittinguinya, est semé dru de

1. Près de quatre mètres d'étoffe

ces *tembés*, autour desquels la vue est libre, sauf quelque vieux baobab par-ci par-là.

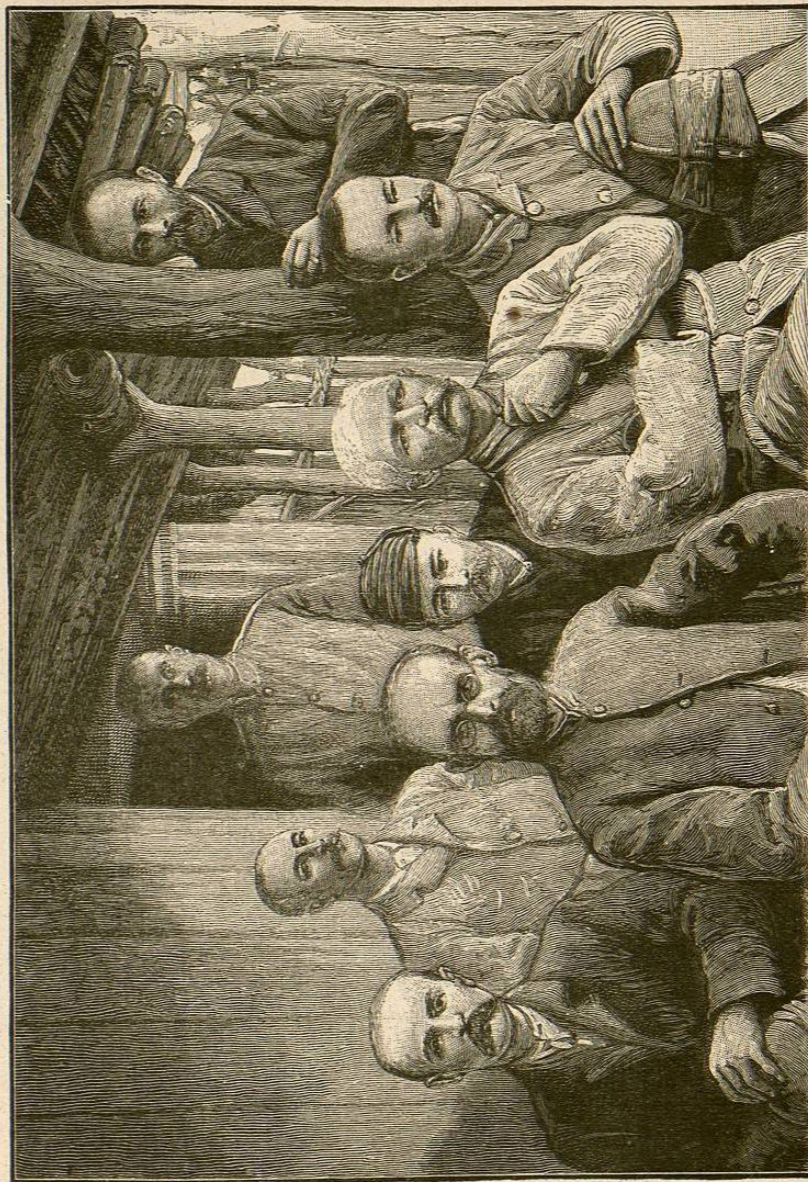
Mais le chef a le talent de se brouiller avec ses voisins, ou les voisins sont de mauvais coucheurs : le fait est que les uns et les autres ont le fusil inquiet. Au nord se tient le roitelet Simba ; à l'ouest, les gens d'Ouyogou, derrière lesquels s'agitent Kapera et ses alliés les Ouatouta ou Ouangoni, les Zoulous de l'Équateur ; au sud, les pillards ouatatourou, descendant des Somali ; au nord-est il y a les Ouandoui. Nous nous laissâmes entraîner dans ce nid de frelons, sur la bonne renommée de Mittinguinya et pour essayer d'y fournir de nouveaux porteurs ces Égyptiens qui étaient toujours à se plaindre.

Pour ajouter à la confusion, le chef avait appelé une horde de sauvages massaï, du district de Laïteri, à l'ouest du Kilima-Ndjaru, afin de servir ses projets ambitieux. Les Massaï s'étaient distingués contre les Zoulou-Ouatouta, aussi les Ouandoui avaient-ils passé à l'état de chiens muets. Voyant arriver des étrangers paraissant fort paisibles, les Massaï, le plus tranquillement du monde, s'approprièrent quatre de nos ânes. Mais ils ne les gardèrent pas longtemps. Après huit jours de halte, nous laissâmes l'ami de Stokes dans son guépier, et nous eûmes la chance de trouver sans querelle 20 porteurs nouveaux pour voiturier nos malheureux Égyptiens.

Le 17, nous faisons notre entrée à Ikoungou. Deux missionnaires français, les Pères Girault et Schintze¹, malades et désireux de se rapatrier, demandent à profiter de notre escorte jusqu'à la mer.

Les euphorbes qui entourent le village sont parsemées d'une

1. Tandis que le prêtre français, Père Girault, a reconnu en public et en particulier les bons offices que nous lui avons rendus, j'ai le regret de dire que le Père Schintze a pris une attitude hostile à notre égard. Nous les avions reçus à bras ouverts, nous fournissions eux et leurs gens de rations quotidiennes de viande usqu'à la côte. Nous avons payé leur part de tribut aux Ouagogo. On les invita à tous les banquets donnés en notre honneur à Bagamoyo et à Zanzibar. Le consul général d'Angleterre, le colonel Evan Smith, les honora de sa plus prévenante hospitalité. Entre temps, le Père Schintze, d'après le récit qu'il a donné lui-même, prit avantage de quelques remarques impatientes du Pacha, qui lui échappèrent en des moments de fatigue et de souffrance, pour amener une brèche entre nous et Emin, auquel il rapportait certaines critiques faites par nos officiers sur le caractère des réfugiés, critiques dont prit ombrage le Pacha, qui est d'un caractère très susceptible. La première impression que j'avais eue du personnage ne m'avait point trompé.



Stanley, Emin et les officiers à Oussambiro.

centaine de crânes et plus ; quantité d'ossements sont épars dans le voisinage. Ces débris proviennent de 400 Ouanyatourou que la famine avait chassés de l'Itourou. Ils avaient vendu tout ce qu'ils emportaient, puis leurs enfants et leurs femmes, et, quand ils n'eurent plus rien, il fallut mourir. Ces enfants ont le teint des mulâtres, et semblent très supérieurs aux moricauds des Ounyamouézi.

Une caravane venant de Zanzibar et appartenant à Tippou-Tib nous raconta que, la guerre ayant éclaté entre les Allemands et les Arabes de la côte, les premiers succès étaient pour les Allemands.

Le 26 octobre nous entrions à Mouhalala, et le 8 novembre nous sortions de l'Ougogo. Aucune contrée de l'Afrique ne m'avait autrefois plus intéressé. Là se brassent quantité de troubles et de désordres ; il s'en échappe comme des essaims de vermine qui font damner le voyageur. Nulle part l'indigène ne sait si bien se rendre désagréable. On pourrait croire qu'il existe dans l'Ougogo une école de malice et de basse ruse, où les chefs passent maîtres ès vilains tours. Depuis dix-neuf ans, j'aspirais vers ce pays et son peuple, qui me semblaient dignes qu'on s'occupât d'eux. Je tenais pour certain qu'il suffirait de six mois pour établir l'ordre dans l'Ougogo sans trop de peine ni de dépense, en faire un pays charmant, où les habitants seraient heureux et où se plaindraient les étrangers ; par cette route s'établiraient les communications avec les peuples éloignés : des caravanes y apporteraient le confort et la richesse. Dès mon arrivée j'appris qu'il me fallait renoncer à cet espoir : cette œuvre attend les Allemands et je la leur envie. Il me peina d'apprendre que je ne serais jamais à même de nettoyer cet égout de crimes et d'iniquités, d'abattre l'insolence de ces roitelets, d'assainir la contrée, de la faire propre et même belle à regarder. Et tout en accompagnant de mes meilleurs souhaits les efforts des Allemands, je me prends à douter que jamais l'Ougogo devienne le beau séjour de repos et de bienveillant accueil que j'avais rêvé faire.

Deux journées de marche nous menèrent à la station allemande de Mpouapoua, où nous accueillit le lieutenant Rochus Schmidt, depuis un mois installé par le major Wissmann, qu'on nous dit être le commissaire impérial de l'Afrique orientale allemande. Schmidt avait déjà construit des parapets

en pierre autour d'un petit fort, qui contenait 100 Zoulous, sur une hauteur très exposée aux vents, et où périra plus d'un officier assez malchanceux pour avoir été nommé commandant à Mpouapoua.

Le Révérend M. Price vint nous saluer. Entre autres complaisances, il mit à notre disposition les derniers douze mois du *Weekly Times*. En feuilletant les pages de la volumineuse collection, je m'étonnai de la facilité avec laquelle une année peut glisser sur les rails du temps, sans secousse ni vibration sensible. Le bruit de ses roues me semblait le vague murmure qu'on entend par un tranquille jour d'été, en Angleterre, dans une villa éloignée du brouhaha des rues et du tintamarre des trains express. Au milieu du calme et du repos, le roulement distant des wagons défilant sur les rails de fer donne à l'oreille distraite l'impression que le monde avance sans cahot ni secousse. L'Angleterre est toujours à l'ancre au milieu de ses mers argentées, l'Empire britannique est où il doit être; l'Europe s'amuse toujours aux exercices militaires; l'Amérique engrange ses magnifiques récoltes, enfourne lingots d'or et briques d'argent dans les caves de son Trésor.

Accompagnée du lieutenant Schmidt, l'expédition, forte de 700 individus, quitta Mpouapoua le 13, en route vers la côte, et, cinq jours après, nous sortions des déserts épineux et brûlés de l'intérieur, pour entrer en un pays que parfumaient les lis et qu'animaient une verdure digne du printemps. Deux heures après Mouini-Oussagara, nous quittons la vallée de Moukondokoué, pour entrer dans la plaine de la Makata. Fatigués comme nous l'étions de quatre mois passés en pays secs et arides, ces prairies, ces ombrages et ces bourgs nombreux excitent l'enthousiasme de nos officiers. Un Père de la mission française, près de Férahani, au pied de la montagne, nous apporte, avec les compliments et les bons souhaits de ses collègues, des rafraîchissements très bienvenus.

Deux étapes après Vianzi, nous reçûmes du major Wissmann un assortiment de provisions, comme un explorateur de son expérience pouvait seul en faire le choix, et en telle abondance que, jusqu'à la côte, nos tables se couvrirent de mets délicats.

Le 23, nous étions à Simbamouenni, bourg de 400 cases coniques qu'entoure une muraille de boue. Pendant la halte du lendemain, le lieutenant Schmidt accompagna Emin Pacha

dans une visite à la mission française du Saint-Esprit. Les bons Pères débutent, à Morogoro, avec la vigueur réfléchie qui a déjà rendu fameuse leur station de Bagamoyo: ils ont planté des orangers, des manguiers, des bananiers, des caféiers; ils récoltent la vanille et la cannelle, presque tous les fruits du tropique; un cours d'eau claire et abondante arrose le petit domaine.

Le lieutenant Schmidt fut très surpris de constater que les religieux s'occupent trop de leurs devoirs quotidiens pour rien savoir sur son illustre compagnon. Après avoir examiné le Pacha d'un œil étonné, un Père demanda à l'oreille: « Sait-il autre chose que l'arabe? » et fut émerveillé d'entendre dire, avec la ferveur qui caractérise les jeunes et honnêtes officiers allemands, qu'il parle couramment l'arabe, et le français, et l'anglais, et le ture, et l'italien, et le grec, et qu'il est Allemand de naissance.

« En vérité? Et son expédition, est-elle commerciale, scientifique ou militaire? »

Alors, le lieutenant Schmidt, tout ébaubi de l'ignorance du pieux reclus, raconta l'histoire de fil en aiguille, et le solitaire apprit comment je visitais cette région pour la troisième fois.

Le Pacha s'amusa de l'incident, et pour le dédommager de la méconvenue, je lui racontai comment j'avais été, par le chanoine de l'abbaye de Westminster, présenté à certain évêque comme ayant fait de « bon ouvrage » au Congo. Le prélat hésita un instant, puis d'une voix caressante: « C'est très intéressant, ce que vous me dites, mais où est le Congo, je vous prie? » Toutefois, des laïques peuvent ignorer de l'Afrique autant que des ecclésiastiques, à preuve ce Ministre de la Grande-Bretagne, auquel des négociants de Manchester se plaignaient de quelque anicroche au Niger. « Le Niger? » fit l'homme d'État. Et il pria poliment l'orateur de vouloir bien lui montrer, sur la carte de l'Afrique, la rivière qui intéressait si fort la grande cité cotonnière.

Le 27, arrivée à Ounguerengueri, où nous reçûmes enfin quelques lettres. Jamais courrier d'Afrique n'éprouva tant d'accidents que le nôtre. Non pas trois fois, mais plusieurs fois, j'avais requis nos amis de m'adresser leurs lettres à Msalala, à l'extrémité sud du lac Victoria, avec la suscription bien lisible: « Pour y attendre jusqu'à nouvel ordre ». On avait

envoyé des missives par boisseaux, mais tous les paquets, sauf un, contenant trois lettres, s'étaient perdus dans l'Ounyoré et l'Ouganda, et Bouchiri, l'adversaire du major Wissmann, en avait capturé d'autres.

Parmi les coupillures de journaux, je vis une notice qui était un tissu de malentendus, un télégramme, paraît-il, d'un employé indigène de Zanzibar :

Zanzibar, 12 juin 1889.

On raconte que Stanley est arrivé dans l'Ourouri, où il s'est reposé pendant quelques jours. Il est retourné au lac Victoria, abandonnant 56 malades et 44 fusils. Plusieurs de ses malades sont morts. Peu après arriva Mitchell qui emporta les fusils. Stanley passe pour avoir subi de sérieuses pertes par la famine et les maladies. Plus tard Stanley est venu lui-même. On dit qu'Emin Pacha est dans l'Ounyoré, au N.-E. du lac Victoria, à 15 journées de marche. Stanley, ayant ramassé tous les hommes qui vivaient encore, est retourné auprès d'Emin après m'avoir remis une lettre pour la transmettre à l'agent général de la Compagnie.

La nouvelle apportée par un agent d'Ougarrououé, le traitant en ivoire, avait été, par l'écrivain de Zanzibar, expliquée à sa façon, c'est-à-dire rendue inintelligible. Elle signifiait :

Stanley, après être arrivé à la rivière Itouri, a continué sa route vers le lac Albert, laissant chez moi 56 malades et 44 fusils. La plupart des malades sont morts.

Mazinga (le lieutenant Stairs) vint après et emporta les fusils; il raconta que Stanley avait subi des pertes notables, occasionnées par la famine et les maladies. Enfin Stanley est revenu en personne.

On dit qu'Emin Pacha est dans l'Ounyoré, au N.-E., à 15 journées d'ici (la station d'Ougarrououé). Stanley, ayant ramassé tous les hommes qui avaient été laissés (de l'arrière-colonne), retourna vers Emin, m'ayant donné une lettre à remettre au consul général. (Il faut dire qu'Ougarrououé désirait fort obtenir une lettre d'introduction auprès du consul. Ougarrououé était connu à Zanzibar sous le nom de Oulédi Balyouz, ou l'Oulédi du Consul, pour le distinguer des autres Oulédi, aussi nombreux que les Smith en Angleterre.)

Avec les atrocités qu'on débita comme s'étant passées sur les rives de l'Arouhouimi — Stanley mort, tué par 17 flèches — les communications d'un officier de l'État libre du Congo — les lettres de missionnaires et d'ingénieurs — la relation par Osman Digna de la capture d'Emin Pacha et d'un autre

homme blanc — l'invasion du Soudan par un pacha blanc, — rien d'étonnant que les journalistes anglais ne sussent que penser. Quoi qu'il en soit, « tout est bien qui finit bien ».

Tandis que nous faisons halte à Msoua, arriva le baron de Gravenreuth avec 100 soldats. Le baron, un hardi militaire, n'aime rien tant que le feu des batailles; il a fort habilement attaqué les zéribes appartenant aux Arabes de la côte. Il m'amusa en me rappelant comment il m'avait jadis demandé conseil pour savoir comment s'équiper et se gérer en Afrique. Je lui avais donné l'avis tout paternel de lire *le Congo et la fondation de son État libre*. « J'ai suivi l'avis, et m'en suis bien trouvé, je puis le dire. »

Bientôt après s'introduisirent deux correspondants de journaux américains, MM. Thomas Stevens et Edward Vizetelly, représentant le *New York Herald*, le dernier apportant toute une collection d'articles bien choisis pour mon agrément et mon profit particulier, plus des provisions que m'adressait M. James Gordon Bennett, le propriétaire du journal au service duquel j'avais entrepris deux voyages en Afrique, l'un en Abyssinie, où j'accompagnais Sir Robert Napier en 1867-1868, et l'autre dans l'Achanti, avec Sir Garnet Wolseley, en 1873-74.

Deux étapes après Msoua, nous arrive un envoi de la Compagnie impériale et britannique de l'Afrique orientale : 70 charges de riz et 25 caisses de provisions d'Europe, effets et chaussures. Tout individu de la colonne eut pour sa part 10 kilos de riz, sans préjudice des rations de sel, sucre, biscuits et confitures.

Dans la soirée du 3 décembre, comme nous conversions au clair de la lune, nous entendîmes un coup de canon. C'était la retraite à Zanzibar, et tout aussitôt les Zanzibari poussèrent d'assourdissants cris de joie; ils savaient maintenant qu'ils étaient au bout de leur long voyage à travers l'Afrique. Les Égyptiens et leur suite de faire écho, comprenant que le lendemain ils verraient l'Océan, sur lequel ils seraient, en tout confort et toute sécurité, transportés jusqu'aux rives du Nil, leur futur séjour.

Au bac de la Kingani, le major Wissmann vint à notre rencontre, et j'eus l'honneur d'être présenté à un collègue qui s'était fait connaître au quartier général de la Kassai, au service de l'Association internationale, pendant que j'organisais